

ABONNEMENT.

Un an. 30 fr
Six mois. 16
Trois mois. 8

Hors du Département.

Un an. 35 fr.
Six mois. 18

On s'abonne

Chez tous les Libraires
français et étrangers.

ECHO DE L'OUEST

DIEU ET LA FRANCE

Religion. — Famille. — Propriété.

INSERTIONS.

Annonces, la ligne. 20 c.
Réclames, — 30
Faits divers, — 75

S'adresser, pour l'insertion
des annonces, à M. Paul
CODET, imprimeur, place
du Marché-Noir.

On s'abonne

Chez tous les Libraires
français et étrangers.

RÉDACTION.

Place du Marché-Noir, à Saumur.

Rédacteur en chef, Eugène DE MIRECOURT.

ADMINISTRATION.

Place du Marché-Noir, à Saumur.

AVIS.

Les souscripteurs aux **CENT QUARANTE VOLUMES** de la galerie contemporaine de M. Eugène de Mirecourt ont droit, comme **PRIME**, à un abonnement d'une année à l'**ECHO DE L'OUEST**, — et réciproquement tout abonné d'un an à notre journal, comme tout ancien abonné d'un an à l'**ECHO SAUMUROIS**, peut réclamer pour une somme de **QUARANTE FRANCS**, au lieu de **SOIXANTE-DIX FRANCS**, la collection tout entière des **140 volumes** expédiés franco. — M. Eugène de Mirecourt a renoncé à ses droits d'auteur pour rendre possibles les conditions de cette prime. (Voir aux annonces.)

A NOS COMPATRIOTES.

En créant ce journal, c'est pour nous un devoir d'exposer au public notre pensée et le but de nos efforts.

Après les plus effroyables désastres, après l'humiliation la plus ignoble qu'une nation puisse subir, la France agonisante est tirillée en tous sens par certains partis qui semblent se disputer le honteux privilège de la précipiter dans l'abîme creusé par la Révolution.

Qu'un de ces partis triomphe, la France périra.

Elle périra, parce qu'elle a délaissé Dieu pour adorer la raison humaine.

Elle périra, parce qu'elle a perdu cette foi catholique, qui l'avait faite la plus grande des nations du monde, la plus illustre et la plus respectée.

Elle périra, parce qu'elle n'a plus de drapeau, sous lequel puissent se ranger pour la défendre ceux qui sentent battre dans leur poitrine un cœur français.

Ce drapeau, nous voulons le relever, c'est le drapeau de la Croix.

A la veille de succomber sous les coups des Allemands, Clovis fit vœu de recevoir le baptême si le Dieu de Clotilde lui donnait la victoire. Faisons vœu à notre tour d'être fidèle au baptême que nous avons reçu après Clovis, au nom du Dieu de la France, et nous serons sauvés.

Notre but est donc de combattre les préjugés qui éloignent de la Croix, unique salut du monde.

En perdant la foi chrétienne, cette force suprême sans l'appui de laquelle toutes les sociétés meurent, la France s'est jetée en dehors de sa voie glorieuse; elle est devenue la proie des partis qui tour-à-tour l'ont exploitée. Il faut donc aujourd'hui qu'au-dessus de ces coupables égoïsmes surgisse le grand parti de la France catholique et monarchique.

C'est le seul dont nous puissions consentir à être les organes.

Nous adjurons tous les hommes de cœur de nous venir en aide. Unissons-nous pour combattre la Révolution, dont le dernier mot, l'*ultima ratio*, est le sang et le pétrole.

LE COMITÉ D'ADMINISTRATION.

Correspondance Politique.

Versailles, 13 février.

On a tremblé un instant que M. Thiers ne profitât du carnaval pour signer définitivement la nomination de M. Jules Ferry comme ambassadeur à Washington. Le saut gouvernemental est difficile: on sait qu'il y a là tout autour une galerie qui s'apprête à huer. Voici tantôt huit mois que le chef de l'Etat prend son élan, et il n'a pu se décider encore à risquer le coup.

Il était donc à craindre qu'on ne profitât du mardi-gras pour glisser cette nomination entre deux bals, dans l'espoir que le bruit des trompes traditionnelles couvrirait un peu le murmure de l'indignation populaire.

Paris-Journal, auquel j'emprunte les réflexions qui précèdent, raconte, au sujet de ce démocrate fameux, certaines particularités que beaucoup de gens ignorent, surtout en province.

Le 4 septembre fut l'heure de l'incompréhensible et soudaine apothéose de M. Ferry.

Il n'était qu'un avocat imperceptible sur le tableau et un journaliste sans aucun relief, avant de se révéler, vers la fin de l'Empire, comme un député insupportable.

Maire de Paris pendant le siège, il a surpassé tous les incapables de la même four-née et tous les grotesques, ses compères. Il a trouvé moyen d'affamer la ville, quand le grain abondait encore; d'organiser la disette avant qu'elle fût réelle et d'escompter la famine. On dut à son imprévoyance de souffrir de la faim, en face des greniers encore pleins, et du froid, au pied des arbres. Voilà ses titres. Personne n'est plus Rabagas, des pieds à la tête, que ce Jules Ferry. Il semble même que ce soit sur lui que le Rabagas du Vaudeville, l'acteur Grenier, a spécialement copié son visage.

Si M. Ferry devenait ambassadeur, si cette nomination de Damoclès, depuis si longtemps suspendue sur nos têtes, venait à tomber un de ces quatre matins, guillotinant le bon sens et coupant le cou à la pudeur publique, voyez-vous d'ici le beau résultat!

On aime la France au dehors, mais on déteste et on méprise nos artisans de révolutions. L'estaminet-brasserie du *Crapaud-Volant* n'est pas la France, heureusement! Laissons donc tout entiers à leurs nobles loisirs les consommateurs de chopas et les

culotteurs de pipes, et ne chargeons à aucun prix les Jules Ferry d'aller officiellement discréditer à l'étranger ce qui reste de notre malheureuse nation.

Le *Journal officiel* publie le décret qui relève de ses fonctions le général Susane et le nomme membre du comité consultatif d'artillerie. M. Thiers regrette beaucoup, assure-t-on, que la commission des marchés ait mis une telle opiniâtreté à obtenir une satisfaction aussi complète, quelques-uns disent aussi excessive. Le manquement d'égards n'avait pas été public, et la dignité de la commission pouvait se contenter, ce nous semble, des moyens de conciliation proposés.

On s'occupe toujours beaucoup du programme monarchique. Il aurait pour auteur le vicomte Arthur de Cumont, et les députés Baragnon, de Meaux et Depeyre. Ce programme commence par affirmer la monarchie *traditionnelle et héréditaire*, mais constitutionnelle et parlementaire. Il demande et affirme:

La liberté des cultes.

La liberté de la presse.

L'égalité devant la loi.

La responsabilité ministérielle.

Enfin tout ce que l'on est convenu d'intituler les immortels principes de 89.

Si je suis bien renseigné, M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique, aurait donné à un député l'assurance qu'il avait envoyé l'ordre à M. Pascal, préfet du Rhône, de rétablir les écoles catholiques sur le même pied qu'avant le 4 septembre.

M. Pascal aurait demandé un délai de quinze jours seulement pour satisfaire aux prescriptions ministérielles.

Un journal a parlé récemment de papiers compromettants pour certains démocrates de la plus belle eau, et arrivés à Paris on ne sait par quelle voie. Ces papiers sont, paraît-il, ceux que l'on a trouvés dans la fameuse caisse appartenant à la princesse Mathilde, et qui avait été, on se le rappelle, saisie après le 4 septembre. On la disait alors pleine de tableaux, d'objets d'art précieux dérobés à la nation. Il s'agissait tout simplement, à ce que l'on dit, et nous le répétons sous toutes réserves, d'un grand nombre de petites et de longues lettres fort compromettantes pour quelques-uns des grands-prêtres de la démocratie. Les publiera-t-on?

Vous savez que l'autre jour, à la Chambre, M. Gavardie a laissé échapper un mot sinistre et profondément attristant, savoir que M. Emmanuel Arago avait travaillé à trois révolutions qui avaient réussi. — Fai-

tes-en autant! s'écria celui-ci avec un accent de triomphe et de bravade. Les amis ont applaudi cette saillie et nous ne doutons pas qu'elle n'ait été jugée piquante par quelques auditeurs distraits ou indifférents. Et cependant quel lamentable jour ne jette-t-elle pas sur nos mœurs politiques! Voilà un homme qui se vante d'avoir contribué à jeter trois fois son pays dans les aventures funestes; ruineuses, sanglantes même d'une révolution, et pas une voix ne s'élève pour le rappeler au moins à la pudeur du silence; le président sourit à ce bon mot et l'Assemblée elle-même le trouve presque naturel. Franchement, on ne saurait être plus accommodant et prendre plus gaiement son parti. Allons! il y a encore de beaux jours, dans un pays comme le nôtre, pour les faiseurs de révolutions.

Le *Soir* fait à son tour des réflexions très-sombres:

Si M. Thiers vient à mourir, dit-il, c'est le chaos! S'il se retire, c'est le chaos encore! Si un ministre s'en va, c'est le gâchis! Si le ministère tout entier donne sa démission, c'est le cataclysme! L'avenir de la France, la résurrection de la patrie, la délivrance du territoire, l'affranchissement du sol, la stabilité des fortunes, la sécurité du travail, la garantie des existences tout cela tient à la semelle des bottes d'une dizaine de personnages, fort honorables assurément, bien pensants et bien voulant, mais à coup sûr, impuissants, mais, après tout, soumis aux lois communes de la nature. S'ils restent, tout va; s'ils partent, rien ne va plus.

En vérité, il ne faut pas s'arrêter trop longtemps à de pareilles pensées: on deviendrait fou.

Nous répétons que cela ne peut durer et que cela ne durera pas. Il faut à la France un gouvernement, et si on ne lui en donne pas un sérieux, fort, capable de la rassurer contre ses ennemis du dedans et du dehors, elle se donnera, elle, au premier venu qui, l'œil assuré et la barbe au menton, viendra lui dire fièrement qu'il est homme à faire ce qu'on attend de lui. A cette heure, le pays veut bien de la République bien organisée. Dans quelques semaines, il songera à la monarchie. Dans quelques mois, il se contentera d'un ambitieux d'occasion.

Etranger.

BERLIN. — Une gazette prussienne raconte que tous les membres de la famille royale de Prusse apprennent un état manuel. Son vénérable chef l'a voulu ainsi, et, pour donner l'exemple, il aurait choisi la profession de vitrier, où l'on assure qu'il obtient de jolis succès...

Vitrier! pourquoi pas horloger, puisque son empire est pavé de nos pendules?

Voici qui est infiniment plus sérieux. Une correspondance de Berlin, adressée au *Daily Telegraph*, contient le passage suivant :

Une chose dont vous pouvez être certain, écrit l'auteur de cette correspondance, c'est que tout est prêt en ce moment pour frapper un coup terrible. Les manufactures d'armes, de cartouches, d'équipements militaires de toutes sortes sont livrées à la fabrication avec une activité véritablement fiévreuse. Le matériel du train vient de se compléter, et en certains endroits il y a de véritables amoncellements. Une partie considérable est même déjà envoyée en avant du côté de la frontière. Les permissions ne s'accordent plus qu'à très-courte échéance, et le merveilleux réseau de la mobilisation a resserré si étroitement ses mailles, qu'il suffirait de neuf jours au ministre de la guerre pour avoir une armée de 800,000 soldats sous la main.

Si le vitrier couronné qui règne sur l'Allemagne, en collaboration avec Moltke et Bismarck, remet ses armées victorieuses sur un pied de guerre si formidable, cela veut dire assurément que nous aurions tort de casser les carreaux chez nous, sous peine de le voir revenir un de ces jours pour les remettre, malgré nous.

SUISSE. — On écrit de Berne qu'il y aura très-incessamment dans cette ville une réunion de plusieurs membres de l'Internationale, réunion à laquelle assisteront Garibaldi et son fils Menotti. La question à l'ordre du jour sera la transformation actuelle de l'Internationale, qui deviendrait une société modelée sur les anciennes *ventas* de Carbonari. C'est, paraît-il, les mesures que doivent prendre les gouvernements européens contre l'Internationale, qui décident celle-ci à se transformer et à devenir résolument une Société politique, laissant là le manteau de l'association qui jusqu'à présent lui a servi à cacher son but.

Est-ce possible ? Nous ne croyons pas un mot de cette belle histoire. Le masque vous est indispensable, citoyens ! Si vous machinez décidément vos crimes au grand jour, on ne vous craint plus.

LES IDÉES DE M. LITTRÉ.

Nous lisons ce qui suit dans une correspondance adressée de Versailles :

On s'entretient beaucoup des idées émises par M. Littré dans la commission chargée de la loi sur les associations. On a posé diverses questions à l'académicien-député, qui les a résolues avec la morale positiviste. Ainsi, quand on lui a demandé s'il autoriserait une association fondée pour le vol, il n'a pas paru embarrassé le moins du monde ; il a répondu que cela dépendait des préjugés et des idées reçues, que sur ce point les législations étaient changeantes, et qu'à Lacédémone on habitait les enfants à voler.

Evidemment cela était logique ; la morale positiviste ne doit point défendre de voler ce qui est à sa convenance, comme les singes, dont l'homme descend suivant le même Littré, s'emparent des noix de coco qui leur paraissent appétissantes. Et ainsi de suite dans les autres questions. Une association pour la prostitution ou la polygamie ne l'indignait pas davantage. Il en trouvait encore des précédents dans l'antiquité pour la première, et de nos jours dans les Mormons pour la seconde.

Nous ne savons trop où l'on eût mené le disciple et l'admirateur de M. Comte, le fondateur de l'école. Il était en bon chemin

pour ne pas s'arrêter, et il eût trouvé toute espèce d'arguments nouveaux et anciens, philosophiques et historiques, pour justifier ses théories, si l'on n'eût clos la séance.

On raconte à ce sujet une jolie histoire. Lorsqu'il s'est agi de nommer une commission pour l'examen du régime forestier de l'île de la Réunion, il paraît que le bureau dont il fait partie lui a donné cinq ou six voix, — pensant qu'il doit exister là-bas des forêts vierges, des lianes, des noix de coco. — « Je ne sais pas pourquoi on me donne des voix, disait-il avec un étonnement qui prouve sa naïveté plus que son intelligence, mais je ne suis pas compétent ! »

Il se trompait, par un ingrat oubli des singes, ses ancêtres.

Et ces gens-là, grand Dieu ! sont appelés à nous faire des lois ; et des lois sur l'enseignement et des lois sur la morale ! Et cela peut signer : « Membre de l'Académie française ! »

LA FRANCE DE VOLTAIRE (1).

IV.

Bolingbroke était retourné à Londres. Le Parlement venait de casser l'ordonnance qui tenait sous le sequestre la fortune du lord : Voltaire était donc assuré de trouver au-delà du détroit, non-seulement un hôte fastueux, mais un admirateur sans restriction qui l'encouragerait dans tous ses excès de plume.

S'il est vrai qu'un père s'aveugle toujours sur le mérite et les qualités de ses enfants, l'auteur de *la Henriade* fut doublement père. Il avait des mirages d'amour-propre de la plus incompréhensible extravagance, et mettait son poème bien au-dessus des épopées d'Homère et de Virgile, appréciation folle dont la postérité s'écarte beaucoup.

Voyant le clergé lui briser entre les mains cette *plume indépendante* qui proclamait des doctrines subversives du Catholicisme, il jura de châtier évêques et prêtres, en faisant disparaître l'Évangile de la surface du globe.

Bolingbroke pleura d'attendrissement et félicita son disciple de ces dispositions héroïques.

A cette époque il y avait à Londres une association d'hommes irréligieux, ayant ses statuts en règle, ses séances régulières et toutes les affiliations voulues pour exercer une active propagande.

Elle s'appelait l'Académie des *Libres-penseurs*.

J'en suis désolé pour le *Phare de la Loire*, pour le *Courrier de Saumur*, et pour tous ceux de leur bande qui prennent, de nos jours, la même qualification : ils sont tout simplement les copistes de ces honnêtes Anglais, dont la plus grande joie a toujours été et sera toujours de nous envoyer la peste.

Voltaire alla donc s'asseoir sur les bancs de cette école consciencieuse.

Apprenant des philosophes anglais à recoudre les lambeaux épars des hérésies primitives, il nia la divinité de Jésus avec les Nazaréens, altéra l'Évangile avec les Ébionites, accorda une sympathie chaleureuse à Simon-le-Magicien et à Philon-le-Juif, applaudit aux Gnostiques, souffla sur la cendre d'Arius et de Manès, et prodigua toutes ses admirations à Julien-l'Apostat.

Ce recueil de notes sacrilèges une fois au grand complet, le futur démolisseur du Christianisme ne tenait qu'à moitié sa vengeance. Jurant d'écraser les prêtres, il voulait en même temps écraser les rois, pour les punir de prendre contre lui la défense de

(1) Voir les numéros de l'*Écho saumurois* des 1^{er}, 6 et 10 février.

la religion. Ses amis les libres-penseurs le menèrent sous l'échafaud de Whitehall, où il trouva des armes démocratiques toutes fraîches, et qui avaient prouvé la finesse de leur trempe.

La tragédie de *Brutus*, premier coup de Jarnac porté aux principes monarchiques, est contemporaine du séjour à Londres. Voltaire joignit ce brûlot tragique au reste de son bagage.

« — Quand vous lancerez un tison sous les tentes ennemies, lui dit Bolingbroke, n'attendez jamais que le feu éclate. Faites atteler des chevaux à une berline, gorgez d'or les postillons, fuyez à grandes guides, et allez vivre en prince à l'étranger, laissant à d'autres le soin de propager l'incendie. On peut de cette manière, pendant que le tison flambe, en préparer d'autres en toute sécurité. »

Le diable n'aurait pas mieux dit.

Voltaire avait environ cent mille livres qui lui restaient, moitié de l'héritage de son père, moitié de ses anciennes spéculations. Cela ne suffisait pas, au dire de Bolingbroke, pour tenter un grand coup.

Sans plus de retard, on imprime une splendide édition de *la Henriade*. Elle se vend à très-haut prix, et toutes les escarcelles se vident au profit de l'auteur.

Muni d'une sacoche très-gonflée, Voltaire repasse la Manche, arrive en France incognito, et consacre l'or qu'il apporte à acheter des billets à une loterie monstre, autorisée par le gouvernement pour l'extinction des dettes de la ville de Paris. Il gagne plusieurs lots considérables, risque de nouveau le tout en jouant sur les blés de Barbarie, profite d'une hausse extravagante pour réaliser au port de Marseille, empêche près d'un million et réussit à le tripler, soit dans les fournitures de l'armée d'Italie, soit par d'audacieuses manœuvres d'agio-tage sur le commerce de Cadix.

« Bravo, commencez la bataille ! » lui écrivit Bolingbroke.

On voit que ce fut une autre guerre punique, suscitée par la Carthage moderne contre la France. Il est bien évident que cette catapulte à sarcasmes et à traits empoisonnés, dont la terrible manœuvre dura chez nous plus d'un demi-siècle, organisa ses ressorts à Londres, et y reçut sa charge entière de projectiles. Toute la philosophie odieuse, toutes les pourritures chroniques d'une nation, qui peut vivre impunément sous la lèpre, parce que ni l'électricité de l'esprit, ni la fièvre de l'enthousiasme ne lui chauffent le sang et ne la disposent à la gangrène, tout son virus, tous ses principes morbides furent inoculés à M. de Voltaire. La gale anglaise passa dans son âme à l'état aigu. On sait que le malheureux la communiqua presque aussitôt à ses contemporains, ce qui fait que, de nos jours, tant de gens se grattent encore.

Demandez plutôt au *Phare de la Loire* et au *Courrier de Saumur*.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Faits et propos du jour.

Avant-hier, à dix heures, a eu lieu à l'église Saint-Sulpice le sacre de M^{sr} Duquesnay, archevêque de Limoges.

Le prélat consécrateur était M^{sr} Bernadou, archevêque de Sens ; les deux assistants, M^{sr} Ravinet, évêque de Troyes, et M^{sr} Boudinet, évêque d'Amiens. On sait que pour que le sacre d'un nouvel évêque soit licite, il faut qu'il y ait un prélat consécrateur et deux assistants.

De chaque côté du maître-autel avaient

été dressés deux trônes de velours rouge, surmontés d'un dais à crépines d'or.

Le soir même de sa consécration, le nouvel archevêque a rendu visite aux fidèles de son ancienne paroisse. On sait que M. Duquesnay, lorsqu'il était encore curé de Saint-Laurent, fut atrocement calomnié par l'infâme Commune, qui prétendait avoir trouvé des cadavres de jeunes filles dans un souterrain situé derrière le chœur de l'église.

On vint dire à Raoul-Rigault :

— Mais il faut donner des ordres pour imposer silence aux journalistes. Cette affaire de Saint-Laurent est une odieuse imposture.

— N'importe, riposta Rigault, propagez-la toujours !

Au sujet de la dénonciation faite à la Chambre par M. Gavardie du *Catéchisme populaire républicain*, c'est le cas de reproduire un mot d'Alexandre Dumas. Il dînait chez un banquier célèbre avec un général qui se piquait d'athéisme, et l'on discutait l'existence de Dieu entre la poire et le fromage.

— Ah ! ça, messieurs, dit le général, comment, à notre époque, s'occupe-t-on encore de pareilles vétilles ? Quant à moi je ne me figure pas du tout cet être mystérieux qu'on appelle le bon Dieu.

— Général, répliqua Dumas, j'ai chez moi trois chiens de chasse, deux singes et un perroquet, qui sont absolument du même avis que vous.

DÉLIVRANCE DU TERRITOIRE. — On n'entend plus parler que de cela. Les femmes sont devenues fanatiques et poursuivent leur but financier avec un véritable acharnement ; chacune a sa liste, et c'est maintenant un véritable péril pour un homme quelque peu mondain de se risquer dans le moindre salon parisien. Chaque maîtresse de maison tient à honneur de récolter le plus possible, et le moyen de résister aux jolies mines et aux instances gracieuses de ces syrènes animées du saint amour de la patrie ! Elles demandent avec tant de charme et tendent la plume avec tant de douceur ! On signe, parbleu ! et on donne.

A ce propos, M. du Croisy raconte un incident amusant :

Une des dames quêteuses se fait ouvrir une baignoire dans laquelle se trouvait M^{me} de P..., une Madeleine étrangère.

M^{me} de P... était accompagnée de deux seigneurs prussiens du plus haut lignage.

L'artiste tend sa bourse en disant avec un sourire charmant : « Pour la libération du territoire, messieurs. »

M^{me} P... regarde ses deux cavaliers... et vide son porte-monnaie. Les deux gentilshommes se regardent à leur tour...

Ils hésitent, ils rient jaune ; ces Prussiens trouvaient *roide* de concourir, eux, à la délivrance du territoire français ; mais la quêteuse était là, tendant immuablement sa bourse et ne les perdant pas de vue. M^{me} de P..., de son côté, les regardait ; la vanité fut la plus forte et la gloriole l'emporta. Tous deux mirent la main à la poche, et chacun déposa 400 fr. dans l'escarcelle de la jolie quêteuse.

C'est toujours un commencement de revanche.

SUICIDE D'UN ETUDIANT EN DROIT. — On lit dans la *Constitution* :

Le nommé R..., âgé de vingt-et-un ans, étudiant en droit, fréquentait depuis sa réouverture, c'est-à-dire depuis le 28 octobre dernier, le café Racine.

Hier soir, à minuit, après avoir fait une partie de billard avec M. Mollard, propriétaire de l'établissement, ce jeune homme,

dont l'air sombre avait été remarqué, tira subitement de la poche de son paletot un pistolet coup de poing, et le déchargea dans la région de sa poitrine avant qu'on eût eu le temps de deviner sa funeste résolution.

R... tomba roide mort sur le parquet.

La balle avait traversé le poumon gauche et était allée se loger dans le mur du fond.

Au bruit de la détonation, la dame de M. Mollard, qui était au comptoir, jeta un cri d'effroi et se trouva prise d'une violente attaque de nerfs.

Aussitôt une foule de curieux envahit le café.

Le cadavre de l'étudiant fut immédiatement transporté à son domicile.

Quant à la cause de ce suicide, une lettre de femme trouvée toute froissée sur le corps du défunt, la fait connaître.

En voici le texte :

« Monsieur l'importun, vous êtes assomant.

» Je ne vous reconnais pas le droit de critiquer ma conduite. Je suis ce qui me plaît d'être.

» Si j'ai été bêtement votre maîtresse, l'an dernier, ça ne me flatte guère. Aujourd'hui, je suis celle d'un autre plus charmant que vous sous tous les rapports, parce que je l'aime.

» Vous voilà renseigné.

» Maintenant, que vous vous tuiez ou non, peu m'importe, vous m'êtes indifférent ; mais laissez-moi tranquille, cessez de m'obséder ou je vous trouverai lâche.

» Déjà, je vous trouve stupide, assez pour en devenir fou.

» Sur ce, allez au diable.

» Signé : JENNY. »

Ce jeune homme appartenait à une riche famille d'Avignon que sa mort va plonger dans le plus affreux désespoir. Il était fils unique.

Voilà nos héros modernes, voilà cette charmante jeunesse que nous trouvons aujourd'hui dans notre France dégénérée et perdue, voilà les fruits de l'éducation laïque et universitaire.

Triples aveugles, que faut-il donc pour vous ouvrir les yeux ?

Nous lisons dans le *Vrai Patriote* :

Quand on est M. Thiers, on ne change pas ; on est immuable. Voilà ce qu'il y a de plus net dans la situation. Voilà malheureusement ce qu'il y a aussi de plus triste, car chaque jour la corde se tend davantage.

Et que de temps perdu dans ces tiraillements perpétuels entre le pouvoir et l'Assemblée !

Allons, Monsieur le Président, un bon mouvement, s'il vous plaît. Songez à la France, avant de songer à votre puissance. Donnez-nous de nouvelles preuves de votre savoir-faire en diplomatie, comme vous nous en avez donné souvent. Tournez-vous du côté de M. de Bismark ; soyez plus habile que lui. Persuadez-lui que l'occupation de nos six départements est pour l'Allemagne une gêne plus grande peut-être que pour nous. Faites-nous de la politique vraiment nationale, vraiment patriotique. Donnez au commerce de la sécurité, afin d'en obtenir plus d'impôts pour l'indemnité. Laissez de côté toute vanité personnelle ; gouvernez pour nous et non pour vous. Par ce moyen, croyez-moi, loin de diminuer votre pouvoir, vous l'agrandirez au contraire ; vous raffermirez votre influence, et vous nous conduirez plus promptement et plus sûrement au port que vous nous avez fait plus d'une fois entrevoir dans l'avenir.

Est-ce que ce rôle n'est pas assez beau comme cela, et que voulez-vous de plus ?

Si vous ne changez pas votre fusil d'épaulé, voici ce qui arrivera. Il n'est pas nécessaire d'être sorcier pour le deviner. Vous indisposerez de plus en plus contre vous la majorité de l'Assemblée, et un beau matin vous vous trouverez seul de votre avis, avec vos ministres, dans un vote quelconque. Cette fois, il faudra bien que vous vous retiriez, car la Chambre ne prendra plus la peine de courir après vous pour vous rendre votre démission. Il vous restera, pour prix de vos fatigues, pour consolation dans votre retraite, l'amère pensée du bien que vous auriez pu faire à la France, et du mal que vous lui aurez fait, en la jetant, comme de propos délibéré, dans une sorte d'impasse impraticable où elle rencontrera des fléaux qui seront votre œuvre inconsciente.

Petite Correspondance.

A Sœur S^{te} C***, Paris : — « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! » Tout est là.

On désire connaître l'adresse de la tante et des neveux.

A M. Hippolyte L***. — Le paquet au chemin de fer, s. v. p.

B. G., à Angers. — La souscription promise n'arrive pas.

Au MONSIEUR qui signe X. Y. Z. — Ces trois lettres de l'alphabet ne constituent pas un nom de chrétien. — Tout article non signé ne sera point admis par la rédaction.

Reçu la lettre de Nantes.

Soyez tranquille, mon cher curé, je connaissais parfaitement ce crime de Voltaire. Je réserve encore sept ou huit articles au *Phare de la Loire*.

Variétés.

LES ÉGLISES DE FANTAISIE.

Un vicaire de la Madeleine, M. Michaud, vient de jeter bruyamment sa robe de prêtre aux orties. Je sais bien qu'il prétend, au contraire, la garder sur ses épaules, et que, dans sa lettre à l'archevêque de Paris, qu'il a pris grand soin de communiquer à l'orchestre des journaux, M. l'abbé Michaud, qui s'insurge contre l'infailibilité proclamée à Rome, proclame son infailibilité à lui et déclare que prêtre il est et prêtre il restera, envers et contre tous les arrêts de l'Eglise. L'autel pourra le rejeter, après le scandale à spectacle qu'il vient de donner. Lui, élèvera boutique contre autel. Il a déjà des associés, dit-il : il ne leur manque plus que la bagatelle de quelques capitaux. Dès qu'on aura financé, ces messieurs ouvriront leur débit de prières au public ; *preaching shops*, comme on dit en anglais ; mot-à-mot : boutiques à prêches. Feront-ils afficher dans Paris ? Se mettront-ils à la quatrième page des journaux, comme les magasins de nouveautés ? Pourquoi pas ! Feu l'abbé Châtel fondateur de l'Eglise française et primat des Gaules, dont le commerce essaya de fleurir après la Révolution de 1830, qui avait multiplié en France, selon l'usage de toute révolution, le nombre des imbéciles, des criminels, des intriguants et des fous ; feu l'abbé Châtel n'en usait pas autrement. On doit pourtant rappeler à M. l'abbé Michaud et à ceux qui seraient tentés de lui apporter le concours de leur industrie ou de leurs espèces, que l'opération du primat des Gaules, qui se traîna pendant une dizaine d'années, grâce à la tolérance du gouvernement

de Juillet, ne donna jamais à ceux qui l'avaient entreprise de bien gros dividendes d'argent ni d'honneur.

M. Gisquet, fameux préfet de police du temps, nous raconte dans ses mémoires que, lorsqu'il quitta la préfecture, il était en train, « moyennant un léger sacrifice d'argent, » d'obtenir de gré à gré la fermeture des églises consacrées au nouveau culte. « Les nouveaux ecclésiastiques, dit encore M. Gisquet, désiraient *in petto* un accommodement qui leur permit d'acquitter leurs dettes et d'embrasser une autre carrière en sauvant les apparences. »

Tel était le piètre dénouement auquel se virent bien vite acculés les Châtel, les Auzou, Blachère et C^e, et autres Luthers en papier mâché, issus des *glorieuses* de 1830. Vainement ils avaient joué du journal, du prospectus, de l'affiche et de la grosse caisse. Vainement ils supprimaient dans leur église tout ce qui peut gêner le public : la confession, le jeûne et les abstinences, en même temps qu'ils bannissaient l'incommodité, pour les ignorants, de la prière en latin. Bien entendu, ils avaient commencé par affranchir leurs prêtres du célibat. Ceci est l'A B C de toutes ces prétendues réformes. *Les femm' y n'y a qu' ça*, c'est le refrain favori des bouffonneries d'Offenbach et des églises taillées sur un nouveau patron, par les prêtres bons enfants du dieu des bonnes gens.

L'Eglise française de l'abbé Châtel demeura d'abord dans un troisième étage de la rue de la Sourdière, où quelques curieux la visitèrent. Elle n'était là qu'en garni ; une commandite la mit assez somptueusement dans ses meubles rue de Cléry. Ce fut son âge d'or. On affichait tous les jours sur les murs de Paris le prix des places, la composition du spectacle, et si l'on espérait la présence de quelque personnage de marque, les réclames avaient grand soin d'en faire étalage. Alors, les chaises faisaient prime. Même jeu quand l'Eglise primatiale ou française se trouva transportée dans la salle Valentino, qu'elle quitta encore pour déménager dans un bazar du boulevard Saint-Martin, après quoi elle s'installa dans un magasin du même quartier. En même temps il y avait des succursales à Clichy et à Montrouge. Le tout ne fit que languir. L'abbé Châtel, un beau jour, mit la clef sous la porte et dut s'estimer heureux d'obtenir, pour ne pas mourir de faim, un petit bureau de poste en province. Un peu plus tard, on le retrouve magnétiseur, battant monnaie avec la lucidité d'une belle somnambule et le peu de lucidité des badauds. Telle fut, croyons-nous, la dernière incarnation du triste primat des Gaules.

A quelques variantes près, c'est le sort qui attend M. l'abbé Michaud et ses compagnons, s'il en a, comme il le dit. Sans remonter jusqu'à l'abbé Châtel, le père Hyacinthe valait mieux que ses imitateurs d'aujourd'hui. Lui, du moins, lorsqu'il se sépara de l'Eglise, ne la menaça pas d'une concurrence en chambre comme le fait aujourd'hui M. Michaud. Il y eut une certaine dignité et quelque tristesse dans son divorce. Lui, on pouvait encore le plaindre. Il se relevait d'ailleurs et se défendait, dans une certaine mesure, par le prestige de l'éloquence et de la renommée. Pourtant, quel sort est le sien et quelle destinée se prépare pour lui dans le demi-monde ecclésiastique où il est tombé ? Pêche à quinze sous du catholicisme, il péroré et déblatère dans les brasseries de Munich, en attendant pis. Un de ces jours, il se mariera, Dieu sait avec qui ! et ne sera plus que le mari défroqué de M^{me} Loyson. (Paris-Journal).

FIGARO ET LE CLERGÉ.

Vous souvient-il de certaines réclames de l'Israélite Mirès, qui invitaient, il y a quelques années, tout le clergé de France, au nom de la Croix et au nom du Saint-Père, à souscrire aux chemins romains ? Il fallut qu'une protestation du Vatican mit un terme à cet appel de fonds un peu trop... judaïque.

« Mes bons amis, prenez mon ours ! »

Cette courte phrase résume tous les boniments du charlatanisme parisien, qui nous sont adressés par ces messieurs de la finance de la presse.

Or l'ours de M. Villemessant c'est le numéro de son journal qui reste *invendu* — vous comprenez ? — Celui que les skiosques parisiens n'ont pu colloquer au public. Ceux-ci le renvoient à l'administration tous les soirs.

Je dis le numéro, il faut dire les milliers de numéros, plus ou moins maculés, disloqués ou froissés par la main des marchands ; et qui reviennent tout honteux au bercail, rue Rossini, n^o 3, avec la perspective d'être cotés *deux sous* la livre, pour aller ensuite au fond de quelque débit de tabac se transformer en cornets.

Cela constitue dans un journal ce qu'on appelle le *bouillon*.

Or M. de Villemessant n'aime pas le bouillon, et trouve particulièrement celui-là très-amer. Donc il s'est ingénié de le faire boire au clergé.

Rien n'était plus simple, comme vous allez voir.

Le bon apôtre annonce tout-à-coup qu'il est converti, mais là de fond en comble ! « — Mon journal, dit-il, s'est montré jus- qu'ici quelque peu grivois et trop amateur de scandale ; mais il faut me pardonner, car, dès aujourd'hui, je deviens moral et et pieux comme un ermite. Non-seulement je vous en donne ma parole, mais je vais le prouver par des actes. Vous voyez mon journal, — un beau journal, Messieurs ! — Il coûte soixante francs pour le laïque profane ; mais à vous, ministres des autels, à vous seuls, je le donne pour *trente*... pas un sou de plus, Messieurs ! Ce sacrifice m'obtiendra, j'espère, le pardon de certains vieux péchés qui me gênent aux alentours de la conscience. Priez pour moi le Dieu des miséricordes, et abonnez-vous ! Chacun de vos abonnements va contribuer à mon salut, — Merci ! merci ! »

Ces braves ecclésiastiques essuient une larme d'attendrissement.

Beaucoup d'entre eux tirent leur bourse, et le résidu des kiosques, au lieu d'aller à la fabrique de cornets, leur est expédié contre de jolis mandats sur la poste. Ils reçoivent le *Figaro* juste 24 heures après tout le monde, mais c'est un détail. Le converti de fraîche date se frotte les mains et va dîner chez Brebant.

Eh bien ! messieurs les curés, comment trouvez-vous le bouillon ?

Chronique Locale.

Dimanche dernier, vers 4 heures du soir, le feu s'est déclaré à Nueil, dans une grange, appartenant à M. Sarger. Grâce au concours des pompiers et des habitants de la commune, la perte est peu considérable. Elle est couverte en partie par une assurance.

La cause de ce sinistre est restée inconnue.

Pour les articles non signés : P. GODET.

LES CONTEMPORAINS

Portraits et silhouettes au XIX^e siècle, par EUGÈNE DE MIRECOURT.

140 VOLUMES. — PRIX : 70 FRANCS.

Chaque volume, par la poste, 60 centimes.

LISTE COMPLÈTE DES 140 VOLUMES.

PREMIÈRE SÉRIE.

- 1 Jules Favre.
- 2 Victor Hugo.
- 3 Berryer.
- 4 Le Père Félix.
- 5 Balzac.
- 6 Châteaubriand.
- 7 Odilon Barot.
- 8 Villemessant.
- 9 Dumas père.
- 10 Le Bibliophile Jacob.
- 11 Auber. — Offenbach.
- 12 Rosa Bonheur.
- 13 Emile de Girardin.
- 14 M^r Dupanloup.
- 15 Rose Chéri. — Bouffé.
- 16 Timothée Trimm.
- 17 Gérard de Nerval. — Eugène Guinot.
- 18 Gavarni.
- 19 Théophile Gautier.
- 20 Crémieux.
- 21 Garibaldi.
- 22 Sainte-Beuve.
- 23 Paul de Kock.
- 24 Jules Janin.
- 25 Barbès.
- 26 Lacordaire.
- 27 Guizot.
- 28 Lamartine.
- 29 Béranger.

- 30 Lamennais.
- 31 Charles Monselet.
- 32 Ponsard.
- 33 Augustine et Madeleine Brohan.
- 34 Cavour.
- 35 L'Impératrice Eugénie.
- 36 Bismark.
- 37 Ingres.
- 38 Alphonse Karr.
- 39 Mazzini.
- 40 Canrobert.
- 41 François Arago.
- 42 Armand Marrast.
- 43 Havin.
- 44 Méry.
- 45 Victor Cousin.
- 46 M^{me} Arnould Plessy.
- 47 Elie Berthet. — Etienne Arago.
- 48 Arnal. — Adolphe Adam.
- 49 Cormenin.
- 50 Mélingue.

DEUXIÈME SÉRIE.

- 51 Pie IX.
- 52 Louis Venillot.
- 53 Mérimée.
- 54 George Sand.
- 55 Henri Monnier.
- 56 Félicien David.
- 57 Alfred de Musset.
- 58 Pierre Leroux.

- 59 Scribe.
- 60 Ricord.
- 61 Thiers.
- 62 Raspail.
- 63 Rochefort.
- 64 Edmond About, — Carnot, — Changarnier.
- 65 Villemain.
- 66 Beauvallet.
- 67 Michelet.
- 68 Dupin.
- 69 Henri Murger.
- 70 Gustave Planche.
- 71 Montalembert.
- 72 Falloux.
- 73 Dumas fils.
- 74 Déjazet.
- 75 Rachel.
- 76 Le Père Hyacinthe.
- 77 Clairville. — Eugène Labiche.
- 78 Frédéric Lemaître.
- 79 Ledru-Rollin.
- 80 Blanqui.
- 81 Louise Colet.
- 82 Garnier-Pagès. — Le Père Enfantin. — Cabet.
- 83 Le baron Taylor.
- 84 Saint-Marc Girardin.
- 85 Napoléon III.
- 86 Le prince Napoléon, — Causidière.
- 87 Mirés.

- 88 Emile Deschamps.
- 89 Arsène Houssaye.
- 90 Pierre Dupont.
- 91 Champfleury. — Courbet.
- 92 Emile Augier. — Théodore Barrière. — Anicet Bourgeois.
- 93 Paul de Cassagnac.
- 94 Emile Ollivier.
- 95 M^r Mermillod.
- 96 Cavaignac.
- 97 Proudhon.
- 98 Antonelli. — M^r Darboy.
- 99 Salvandy.
- 100 Alfred de Vigny.

TROISIÈME SÉRIE.

- 101 Horace Vernet.
- 102 M^{me} de Girardin.
- 103 Rothschild.
- 104 Roger de Beauvoir. — Alphonse Brot. — Th. de Banville. — Barthélemy.
- 105 Félix Pyat. — Louis Blanc.
- 106 Rossini.
- 107 Le Père de Ravignan.
- 108 Amédée Achard. — Sardou. — Louis Desnoyers.
- 109 Viennet. — M. de Barante.
- 110 M^{me} Georges.
- 111 Lola Montès.
- 112 Eugène Delacroix.

- 115 Anais Ségalas.
- 114 Emmanuel Gonzalès. — Gondrecourt.
- 115 Julia Crisi. — Clémence Robert.
- 116 Berlioz.
- 117 Mac-Mabon.
- 118 Guillaume I^{er}.
- 119 Paul Delaroche. — Decamps.
- 120 Henri Heine.
- 121 Eugène Sue.
- 122 Gérard le tueur de Lions.
- 123 Octave Feuillet. — Léon Gozlan.
- 124 Nogent S'-Laurens.
- 125 Considérant. — Flocon.
- 126 Philarète Chasles.
- 127 Samson. — Got (de la Comédie Française.)
- 128 Grassot.
- 129 Louis Jourdan. — Bocage.
- 130 Octave Féré. — Lachambeaudie.
- 131 Meyerbeer. — Halévy.
- 132 Taxile Delord. — Fiorentino. — Hipp. Castille.
- 133 Paul Féval. — Villiamé.
- 134 Francis Wey.
- 135 Le docteur Véron.
- 136 Le comte de Chambord.
- 137 Gambetta. — Trochu.
- 138 Renan. — L'abbé Châtel.
- 139 Lamoricière.
- 140 Les princes d'Orléans.

Etudes de M^r CHEDEAU, avoué à Saumur,
Et de M^r ROULLEAU, notaire à Fontevrault.

VENTE

PAR ADJUDICATION,

Aux enchères publiques.

D'UNE MAISON

Située à Fontevrault, rue des Roches, au lieu appelé le Portail, appartenant à la famille Bias.

L'adjudication aura lieu en l'étude et par le ministère de M^r ROULLEAU, notaire à Fontevrault, le dimanche 3 mars 1872, à midi.

DÉSIGNATION DE LA MAISON.

Une maison, située rue des Roches, au lieu appelé le Portail, commune de Fontevrault, consistant en deux chambres à cheminée, deux chambres hautes, dont une seulement est à cheminée, deux greniers au-dessus couverts en ardoises, deux escaliers, l'un en pierres et l'autre en bois, servant à l'exploitation des chambres hautes et greniers, une grange, une écurie, un appenti sous lequel est un four, le tout couvert en ardoises; deux toits à porcs, une grande cave au vin dans laquelle est un pressoir à casse-cou et où se trouve une fontaine, une petite cave à four et cheminée servant autrefois de boulangerie et aujourd'hui d'écurie, un jardin au-dessus des caves, contenant environ un are; une cave servant d'écurie, sise sous la cour, le tout se tenant, joignant du levant MM. Bias, du nord un sentier, du couchant la rue des Roches, du midi Bonin et Bascher ou leurs représentants.

Mise à prix à quinze cents francs, ci..... 1,500 fr.

La vente est poursuivie en vertu d'un jugement rendu par le tribunal civil de Saumur, du 26 août 1871, enregistré et signifié.

A la requête de M. Henri Bias, forgeron, demeurant à Huismes, et de M. Toussaint Bias, prêtre, curé de la paroisse de Clefs, poursuivants, ayant constitué M^r Chedeau, avoué, demeurant à Saumur;

En présence de : 1^o M. Augustin Bias, cultivateur, demeurant à Fontevrault, co-licitant, ayant constitué M^r Bodin, avoué, d'autre part;

2^o M^{me} Louise Château, veuve du

sieur Jacques Bias, propriétaire, demeurant à Fontevrault, en son nom et comme tutrice de André Bias et Louise Bias, ses enfants mineurs, co-licitants, n'ayant pas constitué avoué;

3^o Du sieur Louis Baillergeau, propriétaire, demeurant commune de Fontevrault, subrogé-tuteur desdits mineurs.

Le cahier des charges est déposé en l'étude de M^r ROULLEAU, notaire à Fontevrault.

Dressé à Saumur, par l'avoué sous-signé, le 15 février 1872.

Signé : CHEDEAU

Enregistré à Saumur, le 15 février 1872. f. c. Reçu un franc vingt centimes.

(85) Signé : ROBERT.

Etude de M^r MEHOUS, notaire à Saumur.

A AFFERMER

Pout entrer en jouissance au 1^{er} novembre 1872.

UNE GRANDE ET BELLE FERME

Située à la queue de l'île de Souzay, commune de Dampierre.

Contenant au total environ 19 hectares 7 ares, en un seul tenant, consistant en :

- 1^o Bâtiments d'habitation et d'exploitation nouvellement construits ;
- 2^o Terres labourables propres au chanvre, de la contenance de 5 hectares environ ;
- 3^o Prés, quartiers, oseraies et pacages, 14 hectares 7 centiares.

Le tout affilé d'arbres d'étausses. S'adresser, pour avoir des renseignements et traiter :

1^o A M. DE TIGNÉ, propriétaire de ladite ferme, demeurant à Dampierre ;

2^o A M^r MEHOUS, notaire à Saumur, rue Beaurepaire ;

3^o Et à M. Urbain MAURICEAU, huissier à Saumur, quai de Limoges.

Etude de M^r LE BLAYE, notaire à Saumur.

A VENDRE MAISON

A l'angle de la Grand' Rue et de la rue du Préche.

S'adresser audit notaire, à M. HANQUETIN, rue Saint-Nicolas, et à M. ALLORY-HANQUETIN, rue du Poits-Neuf. (404)

A VENDRE VIN ROUGE

Du château du Bellay, commune d'Allonnes.

Années 1869, 1870, 1871.

S'adresser à M^r DENIEAU, notaire, Allonnes. (85)

A VENDRE.

UN PIANO D'OCCASION.

S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

3,000 DE FOIN

Première qualité.

S'adresser à M^{me} BOISNIER, rue de Bordeaux. (87)

M. PAUL TAVEAU,

GÉOMÈTRE-EXPERT,

A l'honneur d'informer le public qu'il continue, comme par le passé, à s'occuper d'arpentage et d'expertise.

Son bureau est établi au Pont-Fou-chard, commune de Bagneux, près Saumur. (450)

M. NORMANDINE, rue St-Jean, désire trouver un jeune homme voulant commencer la pharmacie.

POUR ÉVITER

LES CONTREFAÇONS

DU

CHOCOLAT-MENIER

IL EST INDISPENSABLE

D'EXIGER

le véritable nom.

A LOUER

PRÉSENTMENT,

UNE MAISON, située à Saumur, quai de Limoges, avec cour, écurie, remise et vastes magasins. S'adresser à M. FORGE. (98)

HOTEL D'ANJOU.

M. PETIT, maître d'hôtel à Saumur, a l'honneur de prévenir le public que les pâtés qu'il vend ne proviennent point d'un dépôt qui lui aurait été fait, ainsi qu'on l'a faussement prétendu, mais sont les produits de sa maison. (598)

Exposition de la méthode purgative de **Le Roy**, par A. SIGNORET, rue de Seine, n^o 51, Paris. 1 vol. in-8^o. 2 fr. 50 par la poste. Consultation. Affranchir.

AVIS. Nos clients doivent exiger nos bouteilles avec une étiquette longue en travers du bouchon, laquelle porte mon nom : **Signoret-Paris** rouge sur fond noir. (463)

FABRIQUE D'ENCRE

de **PASQUIER**, pharmacien, rue du Marché-Noir, Saumur.

Cette encre est inaltérable et n'oxyde pas les plumes métalliques.

NOUVEAU TARIF

PHOSPHO-GUANO

PETER LAWSON ET FILS, CONCESSIONNAIRES GALLET, LEFEBVRE ET C^o, consignataires généraux PARIS, 60, RUE DE BONDT, ET AU HAVRE.

Vente sur poids net en barils cachetés aux marques ci-dessus :

29 25 les 100 kilogr. pour quantité supérieure à 50,000 kilogr.

30 " d^o " d^o de 30,000 à 50,000 "

31 " d^o " d^o inférieure à 30,000 "

Sur char, au Havre, Dunkerque, Nantes, Rochefort, Bordeaux et Marseille,

Au comptant avant expédition.

Dépôts dans tous les centres agricoles de France. — Exiger rigoureusement les marques ci-dessus. — Se méfier des imitations. (59)

BENZINE J. GARDOT DIJON

Pour enlever les taches de toutes les étoffes sans laisser d'odeur et sans altérer le brillant des couleurs. Prix du flacon : 1 fr. 25. A Saumur, chez M^{me} GONDRAND, rue d'Orléans ; à Angers, chez M. BAILLIF, épicier-droguiste. — On demande des Dépositaires pour toutes les autres villes du département. (522)

Saumur. P. GODET, imprimeur.

ORFÈVRERIE CHRISTOFLE ET C^{ie}

Manufactures à Paris et à Carlsruhe (Grand-Duché de Bade)

SPÉCIALITÉ de COUVERTS CHRISTOFLE, PRIX de FABRIQUE.

COUVERTS ALFÉNIDE OU MÉTAL BLANC.

Toute l'ORFÈVRERIE CHRISTOFLE est garantie sur facture et poinçonnée de contrôles indiquant le poids net d'argent.

RÉARGENTURE DES ANCIENS COUVERTS avec les mêmes garanties.

S'adresser chez M. CH. DUVEAU, fabricant-bijoutier,

Agent Général de la C^o d'Assurances le Phénix, quai de Limoges, 117, à Saumur.